

ACTU. P9-28 LES DÉLIRES ÉCRITS D'ABDELHAKIM DEKHAR/MELILLA, L'IMMIGRATION GRILLAGÉE

IDÉES. P29-38 ENTRETIEN AVEC VINCENT TIBERJ/ ET AUSSI IACUB, MCLIAM WILSON, GUILLON...



CULTURE. P39-53 VINCENT DELERM, UN ALBUM TOUT AMOUR/ LES 50 ANS DU «DOCTOR WHO»

NEXT. P55-63 «LIBÉ» EST ALLÉ À L'ASHRAM... EN NORMANDIE/ JE ME SOUVIENS D'ISABELLA BLOW

Humphrey Bogart en Philip Marlowe dans le Grand Sommeil d'Howard Hawks, en 1946. PHOTO: WARNER BROS. THE KOBAL COLLECTION

Libération

WEEK-END

Balade à Los Angeles dans les pas du détective privé, héros de Raymond Chandler qui a l'honneur d'une nouvelle traduction.

Marlowe a 100 ans



ERNER DU TEMPS

Science à deux balles

C'est pas tous les jours que naît une nouvelle science humaine, c'est tous les quatre ans. A chaque fois qu'approche la Coupe du monde de football, la footballologie revient. Ses principes? Découvrir les buts de la société française au fond des cages. Si vous aimez les sondes, vous adorerez les footballologues: à ces experts, un échantillon non représentatif de onze individus suffit pour percer les reins et les

cœurs de 65 millions de Français. La footballologie croit en la communion des âmes et des corps. Rien à voir avec la mystique: dans l'univers de la footballologie, il suffit qu'une chose soit perçue comme réelle pour qu'elle le devienne. Le postulat selon lequel la Terre tourne autour du ballon suffit pour se livrer à des dribbles analytiques, au risque du penalty. Du coup, la footballologie récapitule les autres sciences. Politique, avec les effets des

victoires et des défaites. Philosophie morale, avec les incivilités des uns et des autres. On aimerait qu'elle s'étende à l'économie - avec les inégalités salariales -, voire à la chimie, résultat de l'absorption de diverses substances. Pour le reste, la footballologie marque une régression de notre société au stade symbolique. La pelouse érigée en terrain d'observation de la société contribue à faire du football bien plus qu'un sport. Elle conforte tous ceux

qui préfèrent donner au peuple des jeux plutôt que du pain. Six mois encore, il va falloir souffrir les commentaires de ces footballologues devenus l'opium des médias. Même lorsqu'ils fument la moquette.

GUILLAUME ERNER

Présentateur

de «Service public», du lundi au vendredi sur France Inter, de 10 heures à 11 heures. Tous les mardis, retrouvez-y Françoise-Marie Santucci, rédactrice en chef de «Next»

LUMIÈRES Les frères designers ont illuminé l'escalier Gabriel du Château.

Erwan et Ronan Bouroullec donnent du lustre à Versailles

C'est comme si cet immense pendentif de lianes lumineuses à trois branches avait trouvé sa place depuis longtemps au-dessus du grand escalier Gabriel du château de Versailles. Cette entrée qui mène aux grands appartements royaux a été conçue en 1772 par l'architecte Ange-Jacques Gabriel, mais n'a été achevée qu'en 1985. On y sent moins le poids historique du monument.

C'est sans doute pourquoi le lustre Gabriel qui vient d'y être installé tombe si bien dans ce contexte. Ses caractéristiques et formes - une présence délicate sans parade, une écriture radicale mais douce, une capacité à occuper un immense espace - décrivent la signature des designers français Erwan et Ronan Bouroullec. Étrangement, leur luminaire n'a rien d'un ovni dans ce lieu majestueux, même s'il n'épouse pas la typologie classique d'un lustre.

«Titillés». Au départ les frères ont hésité à se confronter à ce monument patrimonial. Ils sont plus habitués à des pièces reproductibles. Puis ce projet d'«une œuvre mobilière destinée à éclairer et valoriser cet escalier» - initié par Jean-Jacques Aillagon, alors président du Château, et inauguré aujourd'hui par sa remplaçante, Catherine Pégard - les a «titillés». Car ce ne serait pas une installation éphémère mais un objet fonctionnel pérenne. Après bien des recherches, ils ont



Une création délicate, sans parade. PHOTO STUDIO BOURULLEC

gagné le concours international lancé en 2011 par l'établissement public du château, du musée et du domaine national de Versailles. «Il ne fallait pas être frontal, explique Ronan Bouroullec, mais rechercher une délicatesse contemporaine, intrigante aussi, et que la greffe révèle l'escalier. On en a dessiné des tonnes, nous avons joué avec des chaînes en plastiques, de manière empirique au dé-

part. On a imaginé un objet organique, lié à la pesanteur, à la longueur, comme un ruban, une forme naturelle qui aurait poussé là. C'est aussi le vide qui le définit.»

Quand on découvre le lustre Gabriel, on l'aperçoit d'abord par dessous. Il ne paraît pas gigantesque, malgré ses 12 mètres de haut, les 800 pièces de cristal qui le composent, et son poids d'une demi-tonne.

Puis, quand on monte ou redescend les deux escaliers, on tourne autour, la perspective s'inverse, l'échelle de cette forme oblongue change, les effets deviennent radicalement différents, car l'objet est asymétrique. Fixe, il semble mobile, c'est la lumière qui lui donne un mouvement.

LED et cristal. Cette translucidité simple en apparence dissimule bien des complexités techniques, des câbles camouflés. Les deux designers ont travaillé avec la maison autrichienne Swarovski, mécène du château de Versailles depuis plus de trois décennies. Avec cette entreprise, qui a financé le projet, sa culture de précision tournée vers la recherche, ils ont réussi à associer le cristal et des LED. Et la lumière? Elle est douce et, grâce à des capteurs qui ne sont pas encore installés, elle sera variable. «L'intensité lumineuse varie aussi avec le temps, avec l'heure, se réjouit Ronan Bouroullec. Le soleil traverse les prismes de cristal et crée de légères lueurs sur les murs. On ne voulait pas d'une boule à facettes. C'est un paysage changeant.»

Mais c'est le côté populaire de Versailles qui a beaucoup compté pour les deux designers, ses 20 000 visiteurs par jour qui ont des avis tranchés, pour ou contre le lustre. «Nous n'avons pas créé une œuvre que l'on viendrait voir, elle appartient à tout le monde, comme un cadeau, une surprise en plus.»

ANNE-MARIE FÈVRE

WAS IST DAS ?



BON VENT!

«Instrument qui sert à exciter le vent et à rafraîchir l'air en l'agitant»: autant dire que ça ne sert à rien. Ainsi l'encyclopédie méthodique de 1783 définit-elle l'éventail. Du Roi-Soleil à Marie-Antoinette, 70 pièces sont présentées à Paris, autant d'objets de mode et d'art, de détail artisanal invraisemblable et de matières: ivoire, dentelle, nacre, soierie. Paris en est devenu la capitale au cours du siècle des Lumières, les éventails s'inspirant des paysages de Watteau ou de Boucher. On y trouve des décors de la vie quotidienne, des scènes à la cour de Versailles. Raffinement et distinction. E.P. PHOTO M. BECK COPPOLA
«Le siècle d'or de l'éventail», Musée Cognacq-Jay, 75005 Paris. Jusqu'au 2 mars. Rens.: 01 40 27 07 21.

EN HAUT DE LA PILE

Par EMMANUELE PEYRET

Revue de détail, du marcel de Brando à Proust

Chapeau féminin pour Brian Jones, ciré noir col relevé de Marvin Gaye, casquette en tweed de Jack London, uniforme militaire de Jimi Hendrix: c'est ça, le *Détail qui tue*, selon Elisabeth Quin, journaliste et animatrice sur Arte, et François Armanet, rédacteur en chef au *Nouvel Observateur* (après avoir longtemps traîné ses pulls shetlando-cachemire à *Libération*), qui viennent de publier un «petit précis de style, de Marcel Proust à Kate Moss».

Waouh! La route est longue entre les deux, on y croise Sophia Loren, Lauren Bacall, Marlon Brando, quasi à poil dans son marcel fameux (râlant «Stellaaa! Stellaaa!» dans le *Tramway* de manière magnétique): rien de très nouveau dans les anecdotes sur les stars ici présentées, sinon ce détail qui tue, épinglé par les deux auteurs... qui est une manière comme une autre de renouveler le genre

du livre de mode. Le «défaut charmant», selon Stendhal (un pipeule de la littérature), c'est «l'arbitre des élégances», «un signal qui accroche le regard», «une singularité qui frôle la faute de goût». Tout tiendrait dans une resille,

une ceinture de trench, le talon d'un escarpin, la frisure du cheveu (Bob Dylan), selon les auteurs de ce défilé de personnalités. Donc le Homburg de Sacha Guitry, le chemisier en dentelle noire d'Anaïs Nin, les inoxydables Jackie Onassis et Grace Kelly en rangs de perles et robes trapèze. Cary Grant dans son intégralité, Kanye West - eh oui! - tout en accessoires visibles, le couple Jagger...

Bref, c'est un peu un bottin mondain côté pipeule, et aussi côté photos: Gisèle Freund, Helmut Newton, Robert Mapplethorpe, Robert Capa... N'en jetez plus, la cour du name-dropping est pleine, là. ◀



LE DÉTAIL QUI TUE de FRANÇOIS ARMANET et ELISABETH QUIN

Flammarion, 262 pp., 35 €.